





C'est **dit**



par François Julien

Berléand

François

GOURMANDISE

« Comment choisir une pièce ? Et pourquoi choisir une pièce ou pas ? Un conseil pour les jeunes auteurs qui voudraient me soumettre un texte : pensez à la boîte de chocolats. Je suis fou de chocolat. Bon, si la pièce est mauvaise, ça ne changera pas grand-chose, mais au moins, je serai parti avec un préjugé favorable. Pensez à la petite boîte de chocolats. »

De Paul Claudel à Luc Besson et Pierre Jolivet, il aura goûté à bien des genres, à son rythme. En n'écoulant que cette drôle de petite voix qui lui murmure « *fais ci, fais ça* ». Rencontre avec un acteur spirituel. Dans tous les sens du terme.

Photo : Pascal Vila/VSD

Il a beau s'être fadé vingt ans de théâtre subventionné (« *Chiant, mais utile* ») et au moins autant de pièces plus populaires, jamais encore il n'avait joué au théâtre Montparnasse, où il crée dans quelques jours un texte à l'intitulé un peu mégalo, *Moi, moi & François B**. C'est pourtant dans cette salle qu'il assista à sa toute première représentation, « *sans les parents* ». C'était en 1969. L'homme, « *300 % cartésien* », y voit comme un signe. Berléand ? Un drôle de paroissien qui aura connu le succès sur le tard et qui ne cesse, en bon athée, d'entendre des voix. On l'a retrouvé aux premiers jours de l'été, s'extrayant d'un Combi Volkswagen baba cool où il a fait la causette avec Christophe Beaugrand pour une émission de TFI.

VSD. Alors, le Combi ?

François Berléand. C'est plutôt confortable ; disons que ça aurait pu être pire. Et puis les questions n'étaient pas trop connes.

On va tâcher d'être au niveau. Bon, on vous voit partout à la télé en ce moment. Chez Nagui pour commencer.

Comme Patrick Chesnais, êtes-vous un inconditionnel de « Tout le monde veut prendre sa place » ?

Pas du tout. Je ne regarde pas la télé, à part quelques matchs de foot : je suis fan, comme Chesnais justement. Mais « Tout le monde veut prendre sa place », non. Les jeux



«*«Tout le monde veut prendre sa place » ? J'ai fait semblant de comprendre mais je m'en fichais complètement. L'attaché de presse m'avait demandé de le faire pour la promo...»*



ne m'intéressent pas, mais alors pas du tout.

J'ai fait semblant de comprendre mais je m'en fichais complètement. L'attaché de presse m'avait demandé de le faire pour la promo alors j'ai accepté. Et puis je connais un peu Nagui dans la vie. Il est très sympathique, alors...

L'ambiance était nettement plus sombre dans «Retour aux sources», avec Marie Drucker.

Ça, j'en suis beaucoup plus fier. Quand Arnaud Poivre d'Arvor m'a proposé l'émission, j'ai dit «oui» dans la seconde parce que je savais que c'était un travail que je ne ferais jamais par moi-même. Ça aurait été trop compliqué pour moi de partir comme ça, vers mes racines, en Moldavie, en Ukraine. Je n'aurais jamais

eu la patience. J'ai juste calé les douze ou treize jours de tournage sur la seule semaine de vacances que j'avais entre la fin de *Momo* (la pièce avec Muriel Robin, NDLR) et la tournée de *Deux hommes tout nus* (avec Isabelle Gélinas). Bon, les enfants n'étaient pas très contents, mais je ne regrette rien : j'ai appris tellement de choses. En particulier sur mon grand-père paternel, dont je ne savais pratiquement rien. C'était le mystère total, cet homme. Et là, j'apprends qu'il ne s'appelait pas Michel mais Moïse ! Bon, je savais qu'il était juif, mais à ce point-là (*il se marre*) ! Mon père m'avait peu parlé de lui. Je me souviens juste d'une anecdote : un jour, il lui avait demandé, en le croisant par hasard dans la rue : «*À qui parles-tu ?*» Sa réponse ? «*À moi, parce que ça fait plaisir de parler avec des gens intelligents.*» Pas mal, hein ? En arrivant d'Odessa, cet homme est devenu employé de théâtre à Paris – peut-être même de ce théâtre car il n'habitait pas loin du tout. Puis il a dirigé une revue de cinéma en russe, *Kino*. La personne qui m'a traduit ses articles m'a affirmé que c'était quelqu'un qui était dans la mise en scène ; que ce n'était pas un critique lambda. Toutes ces petites choses m'ont aidé à comprendre d'où je venais et à saisir ce que m'avait un jour dit mon père : «*Tu as repris le flambeau.*» C'est d'autant plus vrai que – une des autres révélations de ce «Retour aux sources» –, ma grand-mère paternelle avait été comédienne dans le théâtre yiddish d'Odessa.

PHOTOS : STAFFACE - D. R.

Une espèce d'analyse, cette émission.

Une aventure magique plutôt : l'analyse, je l'avais déjà faite quand j'avais la quarantaine. J'avais appris certaines choses sur moi. Et notamment que, quand mon père m'avait dit que j'étais «*le fils de l'Homme invisible*», ça ne parlait que de lui, pas de moi. Mais quand il m'a balancé ça, vers 12 ou 13 ans... Il y avait des amis à la maison et quand il y avait des amis, il buvait. Il avait tendance à ingurgiter pas mal de vodka – il était un peu alcoolique sur les bords –, et il m'a balancé ça. Je l'ai pris pour parole d'Évangile : pour moi, la parole d'un adulte valait foi. À cette époque je me suis inventé des vies. Je me suis d'abord cru immortel avant de me penser invisible. Puis je me suis

«*Vers 12-13 ans, je me suis d'abord cru immortel avant de me penser invisible. Puis je me suis pris pour un mongolien. J'étais un peu à la limite de la psychiatrie !*»



pris pour un mongolien. C'était un délire de mythomanie mais sur le coup, j'y croyais. Bon, j'étais un peu à la limite de la psychiatrie... C'est marrant parce que je suis 100% cartésien, mais paradoxalement, à un moment donné, il y a toujours une petite voix qui me disait «*fais ci, fais ça*».

Ça vous a joué des tours ?

Ça a parfois dicté ma vie. Enfant, par exemple, j'étais fou de piano

et, sans avoir reçu le moindre cours, je pouvais trouver les mélodies sans problème. J'avais un vrai talent d'interprétation même si je n'ai pu démarrer réellement qu'à 12 ans, ce qui est un peu tard pour faire carrière. N'empêche, ma prof n'en revenait pas. Elle m'a fait passer une audition devant son

mari qui enseignait au Conservatoire. Je lui joue *Malagueña* d'Albéniz et il me fait : «*C'est bien, mais pourquoi tu le joues comme ça ? Il faut respecter ce qui est écrit.*» Je lui dis que c'était mieux ainsi, que ça faisait plus espagnol. Le soir, il a téléphoné à ma mère pour lui dire que j'étais très doué et qu'il voulait me former. Ma mère m'a demandé si ça me tenterait. À l'école, j'avais des bonnes notes, mais je m'emmerdais. Mon esprit allait ailleurs. Alors quitter l'école et faire quatre ou cinq heures de piano par jour, c'était tentant. Mais, une petite voix m'a fait «*non, ne fais pas ça*» et j'ai dit non. C'était fini.

C'est cette même petite voix qui vous a fait décliner l'invitation de rejoindre le Splendid ?

Ah non ! Il se trouve qu'à l'époque où Balasko m'a appelé, la troupe où j'étais depuis deux ans était sur le point d'être subventionnée. On allait enfin être payés !

«*Et là, j'apprends que mon grand-père ne s'appelle pas Michel mais Moïse. Bon, je savais qu'il était juif, mais à ce point-là !*»





J'ai donc répondu à Balasko que non, je ne voulais pas me remettre à peindre des décors, que j'étais comédien, pas peintre en bâtiment. C'est drôle parce que moi, je faisais du théâtre intello – c'était chiant – et qu'après, quand j'ai été les voir, je me suis dit « *Qu'est-ce que c'est drôle ! Merde, c'est ça que j'aurais voulu faire.* » Du coup j'ai signé pour un bail avec le théâtre subventionné.

En conséquence de quoi votre succès n'a pas été, disons, aussi rapide que celui des sociétaires du Splendid.

Voilà. Moi, ça a été exponentiel. Très long. Mais je ne regrette rien. Je n'aurais pas la même rigueur aujourd'hui sans toutes ces années de théâtre subventionné. Tania Balachova, ma professeure, m'avait dit que si un jour j'y arrivais, ce ne serait pas avant 40 ans. Je vous l'ai dit : parole d'adulte, parole d'Évangile. Donc il n'était pas question que je commence une carrière avant cet âge. Et c'est bien tombé parce que je suis désespérément lent. En répétition, je cherche tout le temps et je n'arrive à vraiment jouer la pièce que la veille de la première, quand je commence à tout mettre en place. Comme un puzzle. Il y a des acteurs qui y sont tout de suite. Moi, je suis dyslexique. Enfin, je ne le suis plus vraiment, encore que je n'en sais trop rien : je n'écris plus du tout à la main, juste sur un clavier.

Fini, les cartes postales !

Ça m'emmerde, les cartes : je n'arrive pas à y mettre tout ce que je veux. Quant aux lettres, ça part dans tous les sens. Pourtant, je ne bois pas. Enfin, peu. Seulement le soir.

Pourtant, vous avez été initié tôt au pinard.

Oui : dès mes 6 ou 7 ans, mon grand-père maternel me faisait sentir le vin. « *Ça sent quoi pour toi ?* » « *Le vin ?* » « *Oui, mais encore ?* » À chaque dîner ou déjeuner, hop, il répétait la chose.

Et puis, vers mes 11 ans, il m'a fait boire une gorgée. Mais comme mon père buvait, l'alcool me dégoûtait. Je ne me suis vraiment mis au vin qu'en faisant du théâtre. La tension est tellement forte qu'on doit boire. Mais avant de jouer, je ne peux rien avaler : j'ai besoin d'avoir l'estomac vide. Je suis tellement angoissé. Le trac, le vrai.

Allez-vous avoir le trac pour *Moi, moi & François B.*, ou jouer votre propre rôle est-il plus facile ?

Ça n'a rien à voir. C'est très pirandellien comme pièce, un peu comme *Six personnages en quête d'auteur*, mais

“Gamin, j'étais fou de piano. Et j'avais un vrai talent. Mais au moment où l'on m'a proposé d'abandonner l'école pour le Conservatoire, une petite voix m'a dit de refuser.”

en plus drôle. En deux mots : la pièce, c'est François Berléand, acteur, qui va jouer *Don Juan* et qui se retrouve kidnappé par un pseudo-auteur de théâtre. C'est très incongru, absurde. Le titre initial devait être *Moi, moi et François Berléand*. Mais comme j'avais un très mauvais souvenir de *Dans la peau de John Malkovitch*, j'ai raccourci en François B. Moins mégalo.

C'est la deuxième fois que François Berléand devient personnage de fiction.

Oui. Quand Harlan Coben, qui avait beaucoup aimé le film que Guillaume Canet avait tiré d'un de ses bouquins, m'a fait devenir un flic dans un de ses livres, ça m'a paru vraiment bizarre. Harlan m'a dit qu'il aimerait bien que ça devienne aussi un film avec moi qui joue mon rôle, parce qu'il sait que je joue en anglais.

Ah oui, comme avec Jason Statham sur les *Transporteur*. Il est comment, Statham ?

Extrêmement sympathique et curieux. C'est un ancien nageur de combat : il faisait six heures d'entraînement par jour. Donc faut pas le faire chier. Mais, alors qu'il peut tuer n'importe qui en une seconde, il a quand même des gardes du corps. « *Jen'ai pas le droit de me battre* », qu'il m'a dit avec son

épouvantable accent cockney. Vous savez comment il a commencé dans le cinéma ? Il était camelot et un jour, un réalisateur est tombé sur lui dans un marché. C'était Guy Ritchie : il l'a pris et c'était parti. Sinon, il ne fera plus de *Transporteur*. Jason veut passer à autre chose et puis je crois qu'il s'est fâché avec Besson sur le dernier : il était fou furieux du choix de la fille, la rousse. Faut pas le faire chier, Jason !

PROPOS RECUEILLIS PAR F. J.

(*) À partir du 13 septembre, au théâtre *Montparnasse*, Paris. www.theatremontparnasse.com.

“Avant de jouer, je ne peux rien avaler, j'ai besoin d'avoir l'estomac vide. Je suis tellement angoissé. Le vin, c'est après.”



“Statham est extrêmement sympathique mais c'est un ancien nageur de combat et donc faut pas le faire chier. Il ne fera plus de *Transporteur* parce qu'il s'est fâché avec Besson.”